

Les conséquences de cette sévérité outrée sont lamentables. Car, vu l'habit que vous portez, vous êtes identifié avec la religion. Vous détestez et vous maudirez, c'est détester et maudire la religion même. Aussi, après vous avoir exhorté à la fermeté constante, je vous dis maintenant : « Soyez père ; ce n'est pas assez, soyez mère. » Que les enfants, près de vous, se sentent en famille. Retenus par votre fermeté, qu'ils soient dilatés et rendus heureux par votre bonté.

La bonté dans les patronages.

Cette bonté, je la recommande plus encore à ceux qui dirigent les patronages. Il faut de l'ordre assurément et de la discipline dans nos œuvres de jeunesse. Mais les règles doivent y être plus larges, la liberté plus généreusement donnée. Le patronage, en effet, est une sorte de transition entre la vie captive de l'écolier et l'indépendance de l'homme fait. Si votre surveillance est trop minutieuse, les indociles vous fuiront, les timides resteront craintifs et incapables. Parmi ces indociles, il y a d'excellents cœurs qui seraient pleins de ressources pour la cause catholique ; ces timides, si soumis, ne faut-il pas qu'ils apprennent à se remuer ?

Il doit donc y avoir un grand changement d'aspect entre l'école et le patronage. Il ne doit plus être question surtout des anciennes difficultés entre le maître et l'élève. Le jeune homme au patronage, c'est un chrétien désormais conscient de sa responsabilité

et de sa mission. S'il est en tutelle, c'est par un effet de sa volonté. N'espérez donc pas le retenir par la crainte. Il n'y a pour lui d'autre attrait que celui de sa foi en Dieu et de son amour pour l'œuvre : aussi faites que cette foi lui soit bienfaisante et douce, que cette œuvre le charme et l'intéresse. Demandez-lui des services. Plus il fera pour le patronage, plus il s'y attachera.

Le travail assidu.

Je reviens au professeur. Pour rendre la discipline aimable et facile, pour avoir sans punir la bonne tenue de ses élèves, il n'a point de plus sûr moyen que le travail. L'esprit bien occupé des enfants ne verse point dans la dissipation. Ajoutez à cela tout ce que l'étude produit de maturité dans les âmes par l'application qu'elle impose et les idées qu'elle inculque. Parce qu'il moralise les élèves, le travail est donc un bon élément de culture pour les vocations.

Mais il conduit au même résultat, en tant qu'il ouvre l'esprit aux sciences et inspire l'amour de l'étude. Les joies du savoir sont profondes et pures. Outre qu'elles dégoutent des plaisirs grossiers et tempèrent les passions brutales, elles font naître le désir d'apprendre davantage et de poursuivre les études. Ne voyez-vous pas que ces deux effets du travail sont également favorables au développement des vocations ? La pureté de la vie, l'amour des choses spirituelles : deux excellentes conditions pour faire germer la semence divine.

En faisant appel à vos souvenirs, vous constaterez qu'en effet l'amour de l'étude fut pour une grande part dans votre vocation et dans toutes celles que vous avez vues éclore : il s'y mêlait la pensée dominante du zèle, sans doute; mais vos succès dans les études furent pour vous un puissant encouragement. A quelque degré de la science qu'on soit parvenu, elle est pleine de saveur pour tous ceux qui la goûtent, elle retient par ses attraits ceux qui la cultivent. Sur les bancs mêmes de l'école primaire, l'enfant comprend les leçons de l'histoire et saisit les harmonies des formules mathématiques.

J'avoue que l'appât du savoir est humain de sa nature : mais, pourvu qu'il ne soit point seul, il ne doit point être rejeté. Quand la vocation prend une âme, même par les fibres humaines, n'est-elle pas plus sûre de ne point lâcher prise? Donc le travail, fruit et moyen de discipline, est une cause de succès dans l'œuvre dont nous parlons.

Ai-je besoin de vous rappeler avec quelle exactitude et quelle précision vous devez diriger le mouvement intellectuel de votre classe? Vous avez vos règles et vos méthodes. Mais, tout en les suivant, ne comptez pas trop sur elles. Ce sont des cadres où vous devez souffler la vie. La vie procède de votre cœur. Soyez tout à votre enseignement : préparez-le, vivez-en, aimez-le, faites-le avancer constamment. Mesurez l'intérêt et le profit de vos élèves à la passion que vous éprouvez vous-même pour votre travail. Etes-vous froid? vos élèves seront de même.

Etes-vous préoccupé de cette étude? vos élèves s'y attacheront.

Discipline en récréation.

Le professeur sent que son devoir finit avec sa classe; mais l'éducateur suit ses élèves hors de son cours. Il veille à ce que la discipline règle encore ses écoliers en récréation et jusque dans leur famille. Si l'éducateur étend son zèle jusque-là, que dirai-je du maître qui veut, s'il plaît à Dieu, susciter des vocations? Où est, en effet, le grand danger de perversion pour les enfants? ce n'est pas en classe, mais en récréation, mais dans les rues, mais au foyer domestique.

Le mal le plus incompatible avec la vocation sacerdotale ou religieuse est la corruption du cœur. On peut corriger l'enfant indocile, on peut raffermir le caractère un peu mou, on ne peut guérir l'enfant gâté dès le bas âge. Ne me dites point qu'on a vu de grands exemples de conversion, que des surprises de jeunesse peuvent être neutralisées dans la suite par de sérieuses vertus. Le dommage des âmes qui se gâtent est si grand qu'il faut le prévenir à tout prix : les âmes pénitentes au point de mériter la vocation sont si rares qu'il faut absolument empêcher les chutes. J'en conjure tous les maîtres, qu'ils veillent sur la pureté des enfants : Dieu le leur demande, leur conscience le leur impose, ces âmes mêmes le réclament.

Or, que faut-il penser sur ce point de nos maisons

d'éducation chrétienne? La vertu est-elle plus respectée dans nos écoles et dans nos collèges que partout ailleurs? Avons-nous cette vigilance inquiète et persévérante qui prévient d'irréparables malheurs? Je crains qu'il n'y ait des maîtres qui ne soient pas assez défiants à ce sujet, et qui croient trop aisément à la vertu des enfants. Pourtant j'aime mieux supposer que pas un maître chrétien ne demeure insouciant à cet égard. Quelle responsabilité pèserait sur notre conscience, si l'on pouvait dire de nous : « Le mal fait des ravages ici comme ailleurs, et l'on ne s'en met pas en peine! »

Vous, j'en suis sûr, vous vous mettez en peine d'arrêter ce fléau redoutable. Regardant toutes ces âmes comme des fleurs délicates confiées à votre sollicitude, vous ne permettrez pas qu'une main profane les flétrisse ni qu'aucun miasme impur empoisonne l'atmosphère qu'elles respirent. C'est pourquoi votre zèle veillera sur les conversations, sur les jeux. Défiez-vous de tout enfant qui ne joue pas, dissipez tout attroupement où l'on cause : l'expérience apprend que lorsque les enfants causent, ils traitent le plus souvent des sujets dangereux. Ne tolérez pas les jeux de mains, ces poussées violentes des enfants les uns contre les autres, ces mêlées où la vertu est si compromise. Sans avoir l'aspect sévère d'un maître qui veut prendre en faute, suivez du regard tous les mouvements de vos élèves; que pas un seul n'échappe à votre surveillance.

Cela peut se faire paternellement, mais cela doit

se faire. Le maître qui ferme aisément les yeux répondra des péchés qu'il laisse commettre. Celui qui aura pris la peine de veiller sera amplement récompensé. Il aura la douce joie de maintenir intacte la réputation de sa maison, de voir briller l'angélique vertu dans le regard limpide de ses enfants, de voir lever dans son champ de nombreuses et de bonnes vocations religieuses. L'enfant préservé aime d'instinct ce qui est noble et grand : Dieu qui vit en lui le pousse au dévouement. Heureuse discipline, qui tient Satan, le corrupteur des âmes, hors des murs de nos écoles et des cœurs de nos enfants!

Même hors de l'école.

Je voudrais que la sollicitude du maître pût envelopper jusque dans le monde l'âme de ses enfants. Une fois sortis de l'enclos du collège et de l'école, à combien de périls les enfants ne sont-ils pas exposés? Dans un âge si faible, il leur est bien difficile d'échapper à tant de pièges tendus sous leurs pas.

L'Église, toujours inquiète du salut des âmes, devait s'émouvoir de cette situation des enfants. C'est pourquoi le clergé séculier, avec un zèle qu'on ne saurait trop louer, a créé des œuvres qui leur offrent un asile sûr pour les dimanches et les jours de congé. Dans les villes surtout, les parents ne suffisent plus pour garder la jeunesse : soit par nécessité sociale, soit par insouciance, la vie de famille n'existe plus dans certains quartiers. Reçus au patronage, les enfants des écoles laïques sont protégés

contre les dangers de la rue et des mauvaises compagnies; là, ils trouvent une nouvelle famille, où ils se sentent aimés; là, avec les leçons de la morale, ils apprennent les leçons de la foi et participent aux joies du culte. Les effets de ces œuvres ont été merveilleux dans certains faubourgs de la capitale. Troublée par le bien qui se fait, l'autorité civile s'occupe d'y mettre des entraves et crée à son tour des patronages d'un goût très laïque.

Ce qu'on fait pour les enfants des écoles, on l'avait déjà commencé pour les jeunes apprentis et les petits ouvriers. Tandis que le travail les moralise durant la semaine, le patronage les arrache, chaque dimanche, aux périls de l'oisiveté et des enrôlements suspects. Dans la période de sa crise morale, alors qu'il oriente sa vie dans une carrière et lui imprime un cachet qui reste souvent définitif, le jeune homme est avantageusement soutenu, dirigé, protégé contre les mauvais conseils du monde et de ses propres passions. Quoique toutes ces œuvres ne remontent qu'à une époque peu reculée, qui ne sait combien elles ont été fécondes en vocations? Dans bien des âmes où la vocation n'avait point germé avant quinze ans, la semence divine a pris, dans ces chauds milieux, un rapide développement.

Je ne saurais trop encourager tous les directeurs de ces œuvres d'apostolat. Ils sèment avec beaucoup de larmes; l'ennemi fait dans leur champ des ravages qui les attristent profondément; mais ils ont tant de joie à ramasser les gerbes qui ont mûri!

Je n'ose inviter nos maîtres chrétiens à ouvrir leur école, les dimanches et les jours de congé, aux enfants sans asile. Ils sont hommes, et ils ont besoin du silence et du repos de ces deux jours; ils sont religieux, et ils ont besoin de retremper leurs âmes dans un recueillement plus profond et dans les douceurs plus intimes de la vie commune.

Mais, s'ils ne peuvent recevoir les enfants, ne pourraient-ils pas du moins s'inquiéter de ce qu'ils deviennent, combattre les rassemblements dangereux, veiller à ce qu'ils assistent aux offices de l'Église, les tenir en garde contre les difficultés provenant de leur famille même? Et si cette sollicitude ne peut s'étendre à tous, ne pourrait-elle pas protéger du moins ceux sur lesquels on fonde des espérances de vocation? Il vous est aisé de voir en qui peut naître le goût de la vie religieuse. S'il vous semble que tel enfant soit prédestiné, ne sentirez-vous pas le besoin de le préserver de tout péril? Car c'est bien au contact du monde, sous l'influence de camarades pervertis ou de parents indifférents, que les idées et les attraits de la vocation se dissipent le plus promptement.

La direction chrétienne de la classe.

Ses avantages.

La discipline supprime le désordre où périraient les vocations; mais elle n'a point pour effet de les développer d'une façon positive. Dans le collège,

dans la classe où règne la paix, les enfants sont seulement en état de recevoir la culture que le zèle inspirera au maître. Alors les âmes seront accessibles à ce rayonnement efficace de la vertu dont j'ai parlé plus haut. Cependant le maître soucieux de son devoir ne se contentera point de cette simple action de présence : il voudra exercer une influence plus positive sur ses élèves. Cette influence, il l'aura par la *direction chrétienne de sa classe*.

J'entends par direction chrétienne de la classe l'ensemble des moyens que prend le maître pour faire connaître avec beaucoup de précision les enseignements de la foi chrétienne, pour faire aimer et admirer les institutions chrétiennes, l'Église, son action sociale dans l'histoire, sa puissance civilisatrice et sa grandeur morale ; pour faire adopter avec empressement les pratiques religieuses, les cérémonies du culte, la fréquentation des sacrements ; pour donner l'estime du titre de chrétien et combattre le respect humain. Grande entreprise, que celle de façonner de la sorte l'esprit et le cœur des enfants, plus difficile à réaliser que la préparation aux concours et aux grades académiques, mais plus digne aussi de tenter le courage d'un religieux qui ne s'est fait éducateur que pour cette grande chose. Elle n'est point au-dessus des forces humaines soutenues par la grâce : elle réussira partout où le maître la poursuivra avec un zèle habile et constant.

C'est là, d'ailleurs, le moyen extérieur le plus puissant pour favoriser dans les cœurs l'éclosion des

germes de vocation. Si, par votre négligence, les enfants n'ont qu'un christianisme de surface, si la foi n'imprègne pas les fibres les plus intimes du cœur, comment consacraient-ils leur vie entière à sa propagation ? Si, par vos soins constants, la foi prend possession de ces âmes, si le christianisme domine à leurs yeux toutes les choses humaines, si la milice religieuse leur apparaît comme la plus noble des carrières et la plus sublime des entreprises, pourrait-il leur en coûter de sacrifier des biens grossiers et passagers pour embrasser les travaux de l'apostolat ? Aux enfants qui veulent vouer leur vie à ce qui leur apparaîtra le plus grand, faites apparaître l'apostolat chrétien comme dépassant toutes les grandeurs humaines, et vous suscitez des vocations.

Laissez-moi vous dire maintenant par quels procédés vous infuserez l'esprit chrétien dans l'âme de vos enfants.

Les vérités de la foi.

Il faut d'abord apprendre aux enfants les *vérités de la foi*. C'est l'ignorance ou la science incomplète qui fait le plus de victimes parmi nos anciens élèves. En face des adversaires qui les attaquent, sous la poussée de leurs passions qui les harcèlent, ils manquent de stabilité religieuse, ils se désorientent, ils arrivent à se persuader que les enseignements de l'école étaient enfantins ; le peu de foi qu'ils avaient pris à l'école s'éteint vite dans leurs cœurs.

Aussi y a-t-il des heures consacrées officiellement à l'enseignement religieux. Ne les regrettez pas pour la science, ne cherchez pas à les diminuer. Je dirai même que cette partie de votre tâche doit être la plus aimée, la mieux préparée, la plus vivante dans votre parole, et par conséquent la plus attachante pour vos élèves. J'ai honte de le dire, mais cela doit être dit : dans nos maisons d'éducation chrétienne, c'est précisément la partie la moins soignée par les maîtres, par conséquent la moins goûtée par les enfants. Elle ne prépare ni aux certificats, ni aux brevets, ni aux baccalauréats, elle ne sert qu'à diriger la vie ! Quant à vous, mettez-y tous vos soins : vous aurez la conscience d'avoir accompli un grand devoir, vous aurez la satisfaction d'avoir formé des hommes et des chrétiens.

Entrons dans quelques détails.

Le catéchisme expliqué.

Placez à la base l'enseignement du *catéchisme*. Par ses formules brèves, il précise dans l'esprit l'exposé de nos dogmes et les lois de notre morale. Il faut obliger la mémoire à en retenir exactement le texte. Parfois la perte d'un seul mot défigure une vérité essentielle. Le théologien apprend les décisions des conciles : le fidèle doit savoir au juste la foi que l'Église lui impose. Dans les discussions qu'il devra soutenir, le fidèle ne trouvera que dans la lettre bien conservée du catéchisme la doctrine sûre qu'il faut défendre.

Mais le catéchisme est une théologie abrégée. Plusieurs termes sont obscurs, inintelligibles pour les enfants. Dans un langage familier, vous devrez leur expliquer les formules apprises. Cette explication se fait à plusieurs degrés, suivant l'âge et la portée des élèves. Aux plus petits, efforcez-vous, par d'ingénieuses comparaisons, de faire comprendre à peu près le sens des mots. Aux plus âgés, développez dans une théologie élémentaire tout ce que l'écorce des formules contient de sève et de vie.

Pourvu que vous ne dépassiez jamais l'intelligence de vos élèves, vous ne leur donnerez jamais trop de connaissances religieuses. Car, en fait de théologie, les esprits modernes meurent faute d'aliments.

Dans ces commentaires, il y a bien des défauts à éviter. Il ne suffit pas de se mettre au niveau de ceux qu'on instruit, il faut ne leur donner que des choses sérieuses et substantielles. Evitez de mettre sur le même pied les dogmes révélés et les discussions des théologiens. Quand, à propos de la foi, des questions importantes ont surgi, distinguez bien ce qu'il faut croire de ce qui n'est qu'une opinion libre. Les dogmes dont la foi s'impose sont peu nombreux, bien clairs et bien définis : souvent, dans nos livres, se glissent des propositions qui n'ont rien d'assuré, qui sont sujettes à mille difficultés. La plupart du temps, les objections des incrédules portent sur ces points accessoires plutôt que sur la foi. Ne serait-ce pas un malheur de laisser perdre des âmes parce qu'elles s'obstinent à refuser leur adhésion à

des choses qui ne sont nullement définies ? — Gardez-vous avec un égal soin des puérilités, des comparaisons qui rapetissent la foi, des contes ridicules qui, dans le cours des temps, ont poussé sur nos dogmes comme la mousse sur les toits, en les défigurant.

De plus, que votre explication mette bien en relief les vérités de nos dogmes et la sublimité de notre morale. Que l'enfant comprenne que, sans la foi, il ne saurait rien de ce qui intéresse le plus l'humanité ; que les sciences, malgré leurs immenses développements et leurs innombrables applications, s'arrêtent au seuil de ces grandes vérités qu'il nous importe tant de connaître ; que les plus puissants génies, en dehors du christianisme, n'ont fait qu'entrevoir vaguement un coin du ciel lumineux que découvre la foi ; que la morale chrétienne a pour but de tirer l'homme de la fange des passions ignominieuses, de le rendre digne de ses propres aspirations ; qu'aucune autre morale n'a produit des saints qui sachent se vaincre et se livrer aux autres ; que le culte chrétien met l'homme en contact avec Dieu même, et que, dans nos églises où Jésus-Christ réside, s'opère la rencontre de Dieu avec l'homme, etc... Et dites tout cela d'un ton convaincu, où l'on sente une âme qui pense sa parole. Avec une âme pénétrée de la foi, nourrie par la prière, échauffée par le recueillement habituel, visitée souvent par son Dieu dans la communion, pourriez-vous parler sans émotion de ces choses auxquelles votre vie même s'est liée ?

La foi enseignée par l'histoire.

A l'enseignement dogmatique ne manquez pas de joindre l'histoire : peut-être même serait-il bon que toute vérité fût présentée aux enfants comme enchâssée dans l'histoire. Je ne parle pas ici des petits contes, des légendes, dont on peut se servir à titre de paraboles ou de comparaisons pour expliquer une proposition abstraite. Quand vous en usez, faites en sorte que vos élèves ne les confondent pas avec les événements de l'histoire proprement dite. Il serait très dommageable à leur foi de ne pas discerner les contes des histoires vraies : car les contes s'évanouissant à l'âge mûr comme de légers nuages au soleil, les histoires vraies pourraient subir le même sort.

Cette réserve faite, je ne saurais trop vous engager à raconter à vos enfants l'histoire de notre religion. En la disant, vous dites tous nos dogmes ; en la disant, vous fixez sur un objet sensible l'imagination de vos élèves ; en la disant, vous gravez la vérité sur un monument qui restera ineffaçable dans la mémoire des enfants.

Ce n'est pas seulement le moyen le plus commode pour l'enseignement, c'est aussi la méthode la plus vraie. Notre religion est un fait plutôt qu'un système : elle a été vécue avant d'être mise en formule ; aujourd'hui encore, elle consiste bien plus dans la vie de l'Église que dans l'enseignement des théologiens. Par là, elle se distingue nettement des sys-

tèmes qui se partagent l'esprit des philosophes. Ces systèmes, éclos dans le cerveau de puissants penseurs, ne modifient pas même l'existence morale de leurs inventeurs; à plus forte raison n'ont-ils ni la prétention ni le pouvoir de changer la face du monde. Le christianisme, c'est l'histoire des miséricordes de Dieu sur les hommes, c'est l'histoire des relations établies entre le ciel et la terre : il existait avant que la théologie ne fût créée. Aussi notre foi n'est point une construction en l'air; elle plonge de profondes racines dans le sol inébranlable des faits.

Rien de plus facile à raconter que cette histoire; rien qui ne soit à la portée des esprits les plus incultes. Pour que tous les hommes, même les plus barbares, fussent sauvés par la croyance chrétienne, ne fallait-il pas qu'elle fût contenue en un récit simple et bref? Dieu a placé l'homme sur la terre pour que, dans ses courtes années de vie, il choisisse le sort heureux ou malheureux qu'il veut pour l'éternité; notre premier père, en péchant, fit tomber avec lui toute sa race; mais Dieu, plein de miséricorde, promit de faire grâce à tous ceux qui se présenteraient à lui par les mains d'un Rédempteur; ce Rédempteur est Jésus, fils de Marie, qui est mort pour nous et qui nous ouvre en sa Résurrection les portes du ciel; ses grâces sont déposées aux mains de l'Église; cette mère de nos âmes nous appelle en son sein; son ambition de conquérir l'univers n'a pour but que de porter à tous les hommes la bonne nouvelle du salut par Jésus-Christ.

Ne voyez-vous pas que tout cela est simple? Les plus grands problèmes se trouvent résolus dans l'énoncé de la plus émouvante histoire. Jésus-Christ apparaît comme le point culminant de tous les événements : son nom, comme un phare puissant, éclaire la marche de l'humanité. Aussi l'Évangile est-il le centre vers lequel tout converge : l'histoire ancienne y conduit, l'histoire moderne en découle. Racontez donc l'Évangile, faites briller aux yeux des enfants cette resplendissante physionomie du Christ, apprenez-leur que tout astre pâlit et s'efface devant ce soleil.

Vous trouverez mille occasions de dire l'histoire chrétienne. Le retour périodique des fêtes chrétiennes vous y invite, la leçon du catéchisme vous en fait un devoir, l'enseignement de l'histoire vous y ramène constamment, les événements des temps actuels sont une énigme qui ne peut s'éclaircir autrement.

Esprit chrétien de l'enseignement.

Cela m'amène à vous parler du moyen peut-être le plus efficace que vous ayez de christianiser votre classe : c'est de parfumer d'esprit chrétien tout votre enseignement. L'élève a toujours quelque défiance de la leçon qui lui coûte; il n'écoute que d'une façon distraite ce que vous lui dites pour accomplir un devoir : aussi cet enseignement officiel du catéchisme et de l'histoire religieuse, à heures réglées, rendu obligatoire par des règlements rigoureux, n'a-t-il

rien d'attrayant et de pénétrant. Ce qui ouvre l'âme de l'enfant, ce qui pénètre le cœur, ce qui saisit la fibre la plus intime de l'être, c'est le trait spontané émanant de la libre volonté du professeur, c'est ce rayon riche de lumière et de chaleur partant d'un cœur qui s'émeut, c'est ce témoignage désintéressé et imprévu, inspiré par une foi vive et un amour ardent. Si vous saviez toute la puissance de ce mot qui vous échappe, de cette remarque qui n'était pas préparée, de cette réflexion morale qui surgit du sein même des circonstances ! La science donnée par l'enseignement officiel, la leçon morale donnée dans le petit sermon de règle, attendait à la porte de l'âme : maintenant l'âme s'ouvre et donne asile à tout ce que vous aviez dit.

Remarquez qu'il ne s'agit pas ici de sermon ; les sermons du professeur ont peu de prise sur les enfants. Il s'agit de ces milles preuves que le maître donne de sa foi, de son zèle, de son esprit religieux, de son attachement aux choses chrétiennes, par sa tenue, par ses actes, par ses paroles. Ces paroles lui viennent à l'occasion d'un devoir, d'une faute d'un élève, d'un événement extérieur, etc... Le choix des exemples, dans l'explication des matières classiques, sera la meilleure occasion, pour un maître habile, d'inculquer la leçon religieuse qu'il vise dans tout son enseignement.

La causerie chrétienne.

Il s'agit, vous le voyez, d'une sorte de causerie

familière entre le maître et ses élèves. Cette causerie peut être brève comme un simple trait qui traverse l'air ; elle peut se prolonger pendant plusieurs minutes. Pour les maîtres qui tiennent dans leur classe une exacte discipline, ces minutes de repos sont sans péril pour le bon ordre. Il y a grand profit pour l'esprit des élèves à se détendre un peu de temps : c'est alors que peuvent se fondre, dans une conversation à la fois respectueuse et familière, l'âme du maître et l'âme des enfants. Le maître montre alors qu'il est père ; les enfants sentent qu'ils sont en famille.

Que dire durant ces instants de relâche ? Comment occuper ces minutes de pieuse récollection ? Le mieux serait sans doute de n'avoir point de plan apparent, de suivre les pensées que suggèrent les interrogations des élèves ou les événements contemporains. Tout est bon, pourvu que le maître sache le tourner à bien. A la veille d'une fête, vous rappelez le mystère ou la vie du Saint, vous exhortez à la fréquentation des sacrements. A la nouvelle d'un fait glorieux à l'Église, vous paraissez heureux, vous infusez l'amour de la foi et du dévouement chrétien. Vous stigmatisez le mal, vous louez le bien, etc...

Votre pensée dominante doit être de ramener les enfants en face de leur âme et de leur avenir : l'expérience montre qu'aucun sujet ne les intéresse plus vivement. Vous leur direz que la vie, avec la perspective de cinquante ou soixante années d'existence, est un incomparable trésor, plus riche que tous les

héritages; qu'il ne faut pas la gaspiller comme le font, hélas! la plupart des hommes; qu'elle doit servir à une noble cause et concourir au bien de la société; qu'il n'est point de plus haut emploi pour une vie que de se dépenser pour les autres, principalement pour les instruire et les rendre meilleurs; que, de toutes les carrières, aucune ne vous a paru grande comme celle de l'enseignement et de l'apostolat; que les joies goûtées dans la paternité des âmes vous dédommagent amplement de tous les sacrifices humains qui en étaient la condition. Ces choses, dites souvent, toujours les mêmes sous des formes mille fois variées, tombent goutte à goutte sur le cœur des enfants, les imbibent peu à peu, et donnent précisément au germe divin de la vocation la rosée fécondante dont il avait besoin pour briser l'enveloppe et se révéler.

L'entretien de la vie personnelle.

Mais comment, d'un foyer qui ne pétille point, pourraient jaillir des étincelles? comment, près d'une âme qui ne vit point, pourrait s'allumer la flamme de la vie? Pour remplir ce programme, le maître doit être riche d'une foi active, de pensées fécondes, de connaissances variées. Il n'est pas besoin de démontrer que l'éducateur doit avoir grand soin de nourrir son âme des biens qu'il doit ainsi chaque jour communiquer aux enfants.

Or, je crains que la plupart des maîtres ne s'en mettent pas assez en peine. La stérilité de leurs clas-

ses, la sécheresse de leurs paroles, doit avoir pour cause le défaut de culture personnelle. Avouons-le franchement, maîtres chrétiens, nous ne prions pas assez, et, partant, nous ne puisons pas en Dieu toute la sève vitale dont nous avons besoin; nous ne lisons pas assez, et, partant, nous ne sommes pas assez dans le mouvement intellectuel de notre temps, nous apparaissions comme des esprits figés devant la population mouvante qui passe dans nos mains; nous n'étudions pas assez notre religion, et, partant, nous ne sommes pas prêts à éclaircir les doutes, à résoudre les difficultés, nous ne vivons pas à l'heure présente l'enseignement que nous donnons. C'est ce qui nous rend si pénible la pratique des causeries; c'est pour cela que les traits heureux nous viennent si rarement et animent si peu nos classes.

Qu'on y prenne donc bien garde, qu'on ne compte pas trop sur la science acquise et les études d'autrefois. Dieu avait ordonné aux Hébreux de ramasser chaque matin la manne pour la nourriture de la journée; le bon pain se fait avec le froment de la moisson la plus récente: les grains vieillis peuvent faire une bonne semence, mais non un pain succulent. Souvenez-vous de ces aphorismes tirés de la vie pratique. De même que vous ne ferez de bonnes classes que si vous les préparez soigneusement tous les jours: ainsi, pour donner à votre classe la direction chrétienne d'où surgiront les bonnes vocations, renouvez votre âme chaque jour dans la prière et les lectures religieuses.

La piété dans les écoliers.

Ce qu'est la piété.

Si je mets la piété en dernier lieu, ce n'est pas que j'en méconnaisse l'influence dans la culture des vocations ; mais, pour être sincère et solide dans les enfants, elle doit avoir pour fondements l'exemple de la sainteté des maîtres, l'ordre que procure la discipline, et les convictions sérieuses nées de la direction chrétienne des classes. La piété est tellement essentielle que, d'un enfant pieux, vous pouvez toujours attendre la vertu et espérer une vocation, tandis que l'enfant sans piété ne promet rien de pareil.

Qu'est-ce donc que la piété ? Elle consiste moins en pratiques religieuses qu'en une certaine disposition du cœur. Cette disposition est faite d'amour tendre et de dévouement généreux. Dans nos prières, nous faisons appel à la « piété » de Jésus, à la « piété » de Marie, c'est-à-dire à la tendresse et au dévouement de Jésus et de Marie pour nous. La « piété filiale » est un amour fort qui inspire aux enfants de se dévouer envers leurs parents. Le sentiment du cœur et la générosité des actes sont donc les deux facteurs essentiels de la piété.

Ainsi doit être notre piété envers Dieu : elle lui donne nos cœurs par l'amour, elle lui donne nos bras par le dévouement. L'aimer ardemment, nous sentir blessés quand on l'attaque, nous sentir heureux

quand on le bénit : tel est le premier acte de notre piété. Lui donner des marques de notre amour, livrer nos vies au service de sa cause : tel est le second mouvement de la piété, aussi indispensable que le premier. Ces actes sont à la fois le signe et la nourriture de notre amour : la piété qui ne s'exprime pas et ne se nourrit pas périt promptement. Les prières ne sont qu'une portion de la vie pieuse, le travail des œuvres chrétiennes en est la principale part.

Communiquer sa piété aux enfants, c'est donc éveiller dans leurs âmes un amour tendre pour Dieu, pour Jésus-Christ, pour la Vierge, pour les Saints. Mais cet amour doit prendre corps dans des actes extérieurs. De ces actes extérieurs, les actes religieux sont une partie essentielle, mais une partie seulement. L'enfant qui prie et qui communie n'est foncièrement pieux que s'il s'exerce aussi aux œuvres de charité. Or, enseigner la charité pratique aux enfants, c'est leur apprendre à donner de leur vie à Dieu : en goûtant les joies d'un dévouement partiel, ne seront-ils pas amenés à désirer les jouissances d'un dévouement total ? Qu'est-ce que l'attrait au dévouement total, sinon la vocation même ? Telle est la série logique des idées qui vous prouvent que développer la piété dans les écoliers, c'est y développer du même coup les vocations.

La piété étant faite au dehors de prières et de dévouement, comment amèneriez-vous les enfants à prier et à se dévouer ?